Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 62 (2006)
Heft: 2

Artikel: Les deux couronnes : la véritable royauté selon Jean Chrysostome
Autor: Brottier, Laurence
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-877891

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les deux couronnes

La véritable royauté selon Jean Chrysostome

L'*aduentus* impérial représente, pour les habitants de la ville dans laquelle un souverain fait son entrée, un spectacle qui attire des foules fascinées, Jean Chrysostome l'a plus d'une fois souligné[1]. La couronne et la pourpre y apparaissent comme les deux signes les plus éclatants[2] de la majesté. Le prédicateur désigne souvent l'empereur par la périphrase qui suffit à exprimer son statut: «celui qui est ceint du diadème»[3], ou fait suivre son titre de cette périphrase: «le roi, celui qui est ceint du diadème»[4]. Et pourtant, ce diadème n'a pas lieu d'être, en lui-même, l'objet d'une telle vénération. Il n'est signifiant que si l'âme de l'empereur porte elle aussi une couronne[5], celle de la piété et des œuvres, prémices de la couronne à venir. En outre, cette couronne de l'au-delà, qui se tresse ici-bas, n'est évidemment pas l'apanage des souverains: chacun est appelé à la recevoir, en fonction de sa vie. D'ailleurs, Jean définit volontiers l'existence par l'image de la compétition spirituelle, d'inspiration paulinienne[6], *agôn* par excellence où l'homme doit être tout entier tendu vers l'obtention de la couronne céleste. Le souverain dont la couronne mérite véritablement l'admiration est donc celui qui a fait sienne la couronne de David, figure du Christ, ou encore celle des apôtres et des martyrs, qui ont choisi d'être les sujets d'un roi couronné d'épines. En amenant ses auditeurs à méditer sur ces deux couronnes, et en relativisant ainsi le prestige des apparences, Jean veut leur faire concevoir deux ordres de réalités: le visible, que leur regard doit dépasser, et l'invisible, que leur regard intérieur est invité à atteindre. La portée de ce discours est éminemment ambivalente. En effet, s'il encourage et console ceux qui, quel que soit leur rang social, aspirent à la beauté intérieure, invisible couronne, il ne menace pas moins les souverains dont la couronne

1 Par ex. De mutatione nominum 1, 3, PG 51, 117-118. En particulier, il applique l'image de l'*aduentus* à l'homme créé comme roi de la création – par ex. Sermons sur la Genèse 2, 1, éd. L. Brottier, SC 433, Paris, 1998, 186-187; In Genesim hom. 8, 2, PG 53, 71 – et au Christ lors de son second avènement – par ex. De cruce et latrone 1, 4, PG 49, 404; In Ascensionem 5, PG 50, 450.

2 Jean compare souvent les deux couronnes en termes d' «éclat»: il s'agit toujours de mots de la famille de *lampros* qui seront ainsi traduits.

3 Par ex. In Gen. hom. 2, 1, PG 53, 27: *tou diadêma perikeimenou*.

4 Par ex. *ibid.*, 44, 7, PG 54, 406: *ho basileus, ho to diadêma perikeimenos*; In s. Phocam martyrem 1, PG 50, 699: *basileôn*, repris par *tous ta diadêmata pherountas*.

5 Dans cette étude, les mots de la famille de *stephanos* seront toujours rendus par ceux de la famille de «couronne», tandis que «diadème» traduit *diadêma*, cette coiffure d'origine orientale adoptée par les empereurs depuis Dioclétien.

6 Voir n. 30.

n'est qu'un ornement factice qui ne signale aucune dignité réelle[7]. Par là-même, Jean met en lumière deux propositions qui ne vont pas de soi: la royauté comme vocation de tout homme, l'inanité du statut royal de certains souverains. D'ailleurs, il n'hésite pas à évoquer un roi déchu, dont les emblèmes de royauté inspirent désormais, tout comme sa personne, non plus l'admiration mais la désolation: «Nous honorons le roi, et aussi la pourpre et le diadème, en tant que signes de <son> autorité. Mais si nous le voyons, avec <sa> pourpre, conspué, piétiné, pris à la gorge, jeté en prison, déchiré par ses gardes, vénérerons-nous la pourpre et le diadème, dis-moi? N'irons-nous pas jusqu'à verser des larmes sur l'apparat lui aussi?»[8] La méditation sur les deux couronnes apparaît ainsi à la fois comme une leçon destinée à chacun et comme une instruction plus particulièrement adressée aux souverains, un «programme» pour l'empereur chrétien, d'autant plus que la situation du roi rend encore plus difficile son élévation spirituelle: «Ne tourne pas tes yeux vers son diadème, mais vers la houle des soucis qui engendrent en lui le trouble; ne tourne pas non plus tes regards vers la pourpre mais vers l'âme qui est plus sombre que cette pourpre prestigieuse; la couronne n'est pas aussi solidement liée à sa tête que le souci à son âme»[9].

J'essaierai donc de mettre en lumière le double mouvement de la pensée chrysostomienne: une dénégation de toute valeur à une couronne purement terrestre, qui s'accompagne de la mise en valeur de personnages dont la royauté spirituelle a éclipsé celle des rois; l'exaltation de souverains qui ont eu assez de discernement spirituel pour porter, en plus de leur couronne terrestre, une couronne spirituelle qui a donné à la première son véritable éclat. J'esquisserai enfin quelques aspects du devenir de ce thème des deux couronnes, à travers quelques textes et quelques images, en provenance de l'Orient comme de l'Occident, du Moyen Âge à l'époque moderne.

Dépréciation des couronnes terrestres

Créé roi de la création[10], tout homme devrait aspirer à reconquérir la royauté spirituelle perdue par le péché. Or, dès l'Ancien Testament, le vrai roi n'est

7 Tel est bien le sens des propos de la Comparatio regis et monaci, classée parmi les écrits de jeunesse de Jean mais dont l'authenticité a été mise en doute (voir CPG 2, n° 4500): «L'homme qui semble avoir autorité sur les hommes tout en étant l'esclave de la colère, de l'amour de l'autorité et des plaisirs [...] porte une couronne d'or incrustée de pierres, mais n'est pas couronné de tempérance. La pourpre donne de l'éclat à son corps tout entier, mais il a une âme sans ornement» (Comparatio ... 2, PG 47, 389).

8 In Ep. ad Hebraeos 7, 4, PG 63, 66.

9 In Ep. ad Philippenses 15, 5, PG 62, 294-295.

10 Voir n. 1.

pas nécessairement celui qui porte les insignes de la royauté, à commencer par Moïse, ce que Jean souligne alors qu'il prêche pour la première fois: «‹Je fais de toi, dit Yahvé, un dieu pour Pharaon.› Et il avait plus d'éclat que le roi, sans avoir de diadème, sans être revêtu de pourpre, sans conduire un char doré, mais parce qu'il avait foulé aux pieds toute fumée d'orgueil»[11]. Quant aux trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise sur l'ordre de Nabuchodonosor pour avoir refusé d'adorer sa statue, ils se sont montrés «plus royaux que le roi»[12]: «Ni une si grande statue, ni les satrapes, ni les généraux, ni les camps sans limites, ni la masse d'or, ni tout autre élément propre à frapper l'imagination n'a suffi au désir qu'avait Nabuchodonosor de montrer sa grandeur; en revanche, à eux qui étaient dénués de tout cela, la philosophie seule a suffi, et elle a fait voir que ceux qui ne possédaient aucun de ces prestiges avaient plus d'éclat que celui qui, porteur du diadème et de la pourpre, était ainsi entouré, dans la proportion où le soleil a plus d'éclat qu'une perle»[13].

Ensuite, ceux qui souffrent pour le Christ portent des insignes royaux plus resplendissants qu'un diadème, telles les chaînes de Paul dans sa prison[14]: «Il leur montrait <ses> mains qui avaient plus d'éclat que n'importe quel or, que n'importe quel diadème royal. Une bandelette incrustée de pierres précieuses qui ceint une tête ne lui donne pas autant d'éclat que la chaîne de fer <portée> à cause du Christ»[15]. C'est ainsi que Jean Chrysostome célèbre le triomphe paradoxal de saint Paul sur l'empereur Néron: «Telle est la puissance du Christ: la chaîne <du prisonnier> était victorieuse de la couronne impériale. Et cet aspect extérieur faisait apparaître plus d'éclat qu'elle. Des haillons sales l'enveloppaient parce qu'il habitait dans une prison, et plus que la pourpre, il attirait tout le monde vers les liens qui l'entouraient»[16].

Dans le sillage de Paul, les martyrs, que préfigurent dans l'Ancien Testament les frères Maccabées, surpassent par leurs blessures l'éclat du diadème: «La couronne royale, que des pierreries chatoyantes embellissent de toutes parts, scintille de mille manières. Il en va bien de même aussi pour les corps des saints martyrs: marqués par les blessures <qu'ils ont reçues> pour le Christ comme par des pierres précieuses, ils apparaissent plus précieux et plus nobles que n'importe quel diadème royal»[17]. La couronne sera par conséquent

11 Première homélie 3, SC 272, Paris, 1980, 408-409, citant Ex 7,1 (trad. A.-M. Malingrey légèrement modifiée).

12 Sermons sur la Genèse 5, 2, SC 433, 260-261. Sur ce paradoxe, qui remonte à Socrate et que les Stoïciens ont fréquemment développé, voir 261, n. 3. Sur l'importance de l'actualisation du paradigme des trois jeunes Hébreux, voir L. Brottier, L'appel des «demi-chrétiens» à la «vie angélique». Jean Chrysostome prédicateur: entre idéal monastique et réalité mondaine (Patrimoines – Christianisme), Paris 2005, 268-273.

13 In Matthaeum 4, 10, PG 57, 52.

14 Cf. Ac 16,16-40.

15 In Ep. ad Ephesios 8, 1, PG 62, 56.

16 In Ep. 2 ad Timotheum 4, 4, PG 62, 623.

une image récurrente dans les panégyriques de martyrs[18], et tout grand témoin de la foi peut recevoir le titre de «vainqueur couronné (*stephanitês*)», qu'il ait vécu au temps de l'ancienne alliance ou qu'il ait témoigné pour le Christ[19].

Mais cette couronne immortelle n'est pas réservée aux martyrs: chacun est appelé à disputer la grande «compétition (*agôn*)»[20] de l'existence: «Les réalités présentes sont une compétition, une lice et un stade, tandis que les réalités à venir sont des récompenses, des couronnes et des prix»[21]. Ou plus exactement, tout chrétien authentique mérite le nom de «martyr», comme s'en explique Jean Chrysostome après avoir parlé d'Eusthate, qui n'est pas mort pour avoir confessé sa foi, comme d'un «martyr»: «Ne soyez pas étonnés si en commençant mon discours d'éloge j'ai parlé du saint comme d'un martyr. [...] Ce n'est pas seulement la mort, je l'ai dit souvent à votre Charité, qui fait un martyr, mais aussi la disposition intérieure: souvent, la couronne du martyre n'est pas tressée seulement par le trépas mais aussi par l'intention. Cette définition du martyre, ce n'est pas moi, mais Paul qui la donne, en disant: ‹Je meurs chaque jour›»[22]. Certes, le terme de «martyr» revient à son sens premier de «témoin», et par conséquent, quelle que soit la forme du témoignage, tout chrétien qui manifeste sa foi est un martyr. Mais il y a plus: vivre le «martyre» chrétien, c'est rejouer, dans n'importe quelles conditions, la Passion du Christ. Le chrétien porte alors une croix, et cette croix, pour un chrétien comme pour un souverain véritablement chrétien, est infiniment plus précieuse qu'un diadème: «Auparavant, la croix était une mort maudite, une mort ignominieuse, la mort la plus honteuse de toutes. Eh bien, voici qu'elle est devenue maintenant plus précieuse que la vie même et qu'elle a plus d'éclat que les diadèmes: tous vont jusqu'à la porter sur <leur> front, non seulement sans en éprouver de honte mais en s'en glorifiant. Non seulement les particuliers mais jusqu'à ceux-là mêmes qui sont ceints du diadème préfèrent la porter sur leur front plutôt que des diadèmes, et c'est à juste titre: elle est supérieure à mille diadèmes. Car le diadème embellit la tête, la croix sert de fortification à la pensée»[23].

17 De Maccabaeis 1, 1, PG 50, 618.

18 In Iuuentinum et Maximinum martyres 2, PG 50, 575; De s. Pelagia uirgine et martyre 1, 579; In s. Ignatium martyrem 1, 587; De Maccabaeis 1, 2, 619; 2, 1, 623; In s. Iulianum martyrem 1, 665; 2, 669; In s. Barlaamum martyrem 1, 676; 4, 682.

19 Job (In Gen. hom. 23, 4, PG 53, 202) est nommé «vainqueur couronné de la terre habitée (*ho tês oikoumenês stephanitês*)» au même titre que Jean Baptiste (In Matth. 10, 4, PG 57, 189). Sur l'importance du vocabulaire sportif dans l'évocation de Job, voir Brottier, L'appel des «demi-chrétiens», 276-277.

20 En écho à la déclaration de saint Paul (II Tm 4,7-8) citée n. 30.

21 De resurrectione mortuorum 1, PG 50, 419; cf. De statuis 6, 4, PG 49, 86: «La vie présente est la lice et le stade où l'on obtient les couronnes de l'au-delà».

22 In s. Eustathium Antiochenum 2, PG 50, 601, citant I Co 15,31.

Exaltation des souverains porteurs d'une double couronne

Le roi David, ascendant et figure du Christ, est le prototype du souverain qui a mesuré la nullité intrinsèque de sa couronne, si elle n'est doublée d'une autre couronne, acquise au prix d'une douloureuse prise de conscience du manque et de la faiblesse caractéristiques de l'être humain, fût-il couronné. C'est l'intensité de sa vie intérieure qui fait de lui un vrai roi: «Le bienheureux David, tout en étant roi, disait: ‹Je baignerai chaque nuit mon lit[24]›; et aucun dommage ne lui est venu de la pourpre et du diadème, et il ne s'en est pas enorgueilli. Car il savait qu'il était lui-même un homme; et comme il avait le cœur broyé[25], il se lamentait. Que sont en effet les réalités humaines? De la cendre et de la poussière, comme un grain de poussière face au vent, de la fumée et de l'ombre, une feuille emportée et une fleur, un songe et un conte, une aile sans stabilité, un flot qui s'écoule et quoi que ce soit de plus minime que ces <éléments>»[26]. Ce roi, alors que la vie de cour ne l'y prédisposait pas, s'humiliait devant celui qui règne sur les souverains. Loin de se complaire dans l'apparat, il scrutait son cœur: «Si le bienheureux David, qui était tout à la fois roi et prophète, bien qu'il fût dérangé par des affaires si importantes et fût ceint de la pourpre et du diadème, disait: ‹Au milieu de la nuit, j'étais éveillé pour te confesser <mes fautes> en vue des jugements de ta justice[27]›, que pourrions-nous dire, nous qui avons part à la vie d'un simple particulier à l'écart des affaires et qui n'avons même pas les mêmes comportements que lui? En effet, comme dans la journée, il avait beaucoup de facteurs pour le tirailler, que la foule des affaires était considérable, que l'agitation <était> considérable, et qu'il ne trouvait pas de moment qui lui soit favorable pour une telle rencontre, le temps du repos, dont d'autres, qui sont couchés sur des couvertures délicates et se tournent en tous sens, font un temps favorable au sommeil, le roi, lui qui avait assumé tant de soucis, en faisait un temps favorable à la rencontre avec Dieu: il conversait en particulier avec lui, purifiait et intensifiait ses prières. [...] Écoute-le dire encore ailleurs: ‹Mes larmes ont été mon pain de jour comme de nuit›. As-tu vu une âme qui se trouve continuellement en état de contrition? ‹Ma nourriture, veut-il dire, mon pain, mon repas n'étaient rien d'autre que mes larmes de jour et de nuit›. Et ailleurs: ‹Je me suis fatigué à

23 In Psalmos 109, 6, PG 55, 274; Jean clôt de même son Panégyrique de saint Lucien: «Comme le roi <porte> sur <sa> tête le diadème, de même nous aussi, portons partout la confession de la foi. Car la couronne n'a pas coutume de donner autant de beauté au premier que la foi et la confession de cette <foi> ne nous en donne» (In s. Lucianum martyrem 3, PG 50, 526).

24 Ps 6,7.

25 Cf. Ps 50 (51),17.

26 In Ep. ad Hebr. 9, 5, PG 63, 82.

27 Ps 118,62.

gémir, je baignerai chaque nuit mon lit›. Et nous, comment parlerons-nous, ou comment nous défendrons-nous quand nous ne voulons même pas montrer une contrition égale à <celle du> roi qui était tiraillé par tant d'affaires? Quoi de plus splendide, dis-moi, que ces yeux dont la parure était constituée par les larmes incessantes? As-tu vu le roi s'adonner de jour comme de nuit aux larmes et aux prières?»[28] «Veux-tu voir la beauté d'un lit? Moi, je te montre maintenant la noblesse d'un lit qui n'appartenait ni à un particulier ni même à un soldat, mais à un roi. Oui, même si tu es le plus ambitieux de tous, tu ne prétendras pas avoir un lit plus noble que celui du roi; et qui plus est, non pas de n'importe quel roi, mais du premier et du plus royal de tous les rois, qui est célébré jusqu'à maintenant en tout point de la terre habitée: je te montre le lit du bienheureux David. Quel était-il donc? Il se trouvait embelli non par de l'argent et de l'or mais par des larmes et des confessions <qui jaillissaient> de toutes parts. Et cela, il l'affirme lui-même quand il dit: ‹Chaque nuit je baignerai mon lit; je mouillerai de mes larmes ma couverture›. Oui, comme des perles, les larmes se pressaient vers lui de toutes parts. Fais-moi le plaisir d'observer une âme qui aime Dieu. Car de jour, de nombreux soucis concernant les chefs, les commandants de bataillons, les nations, les peuples, les soldats, les guerres, la paix, les affaires politiques, celles qui concernaient sa maison, celles de l'extérieur, celles du voisinage, l'encerclaient et le détournaient <de lui-même>, le loisir, que nous dépensons tous à dormir, lui, il le dépensait à la confession, aux prières et aux larmes. Et il ne s'est pas comporté ainsi pendant une nuit pour cesser la seconde, ni même pendent deux ou trois <nuits> pour laisser comme intervalle les nuits intermédiaires: il a agi ainsi chaque nuit. ‹Car chaque nuit je baignerai mon lit; je mouillerai de mes larmes ma couverture›, rendant manifeste que ses larmes étaient abondantes et incessantes. En effet, tandis que tous se reposaient dans le calme, il était seul pour rencontrer Dieu et l'œil qui ne dort pas assistait à ses déplorations, à ses lamentations et aux aveux de ses propres maux. Toi aussi, prépare un tel lit. Car l'argent étalé à la ronde excite l'envie chez les hommes tout en allumant la colère d'en haut, tandis que des larmes telles que celles de David savent éteindre jusqu'au feu même de la géhenne»[29]. Cette couronne spirituelle que David tresse par ses dispositions à l'égard de Dieu est faite également de patience et de douceur, qualités qu'il a montrées particulièrement lorsqu'il devint l'objet de la colère de Saül. La couronne spirituelle, annonciatrice de la couronne céleste, est tressée par les fils de la piété mais aussi des œuvres: «À sa sortie, David n'avait pas le diadème de Saül: à sa sortie, il avait une couronne de justice[30]; à sa sortie, il n'avait pas la pourpre royale: à sa sortie, il était enveloppé

[28] In Gen. hom. 30, 6, PG 53, 281-282, citant Ps 41,4 et Ps 6,7.

[29] De Lazaro 1, 7-8, PG 48, 973-974, citant Ps 6,7.

[30] Il anticipe ainsi «la couronne de la justice» attendue par saint Paul: «J'ai mené jusqu'au

d'une clémence qui surpassait la nature humaine, d'un manteau qui avait plus d'éclat que toute parure»[31].

Dans l'homélie *Sur le retour de l'évêque Flavien*, Jean Chrysostome met en scène l'évêque d'Antioche face à l'empereur. Par son discours, Flavien va obtenir le pardon des Antiochiens qui, en 387, indignés par une levée d'impôt, avaient cassé les statues du souverain et de sa famille[32]. Avant de laisser la parole à l'ambassadeur, Jean donne le sens de l'aventure: «Cet acte a donné à l'empereur un ornement qui a plus d'éclat que son diadème»[33]. Cette couronne spirituelle, c'est celle de la clémence, puisque Théodose accordera son pardon à la cité d'Antioche. Le prédicateur fait dire à l'évêque: «Cet outrage te ceindra d'une couronne qui a plus d'éclat que ce diadème. Oui, si ce diadème est la preuve de ta valeur, il est aussi le signe de la libéralité de celui qui te l'a donné, tandis que la couronne tressée par toi à partir de cette humanité, toi seul et ta philosophie en aurez le mérite. Et tous ne t'admireront pas tant à cause de ces pierres précieuses qu'ils ne te loueront à cause de la hauteur que ton regard aura prise par rapport à ta colère»[34]. Après le pardon, Jean commente ainsi: «Il a émis seulement un <mot>, ornement dont la grandeur est bien supérieure à son diadème»[35]. On peut donc constater que, dès la deuxième année de son sacerdoce[36], Jean esquisse l'image idéale du souverain porteur de la double couronne.

Si l'on a surtout retenu des relations de Jean Chrysostome avec l'impératrice Eudoxie le conflit d'autorité qui devait contribuer à son exil[37], l'évêque de Constantinople a prononcé en 398 ou 399 une homélie où il fait l'éloge d'une souveraine assez pieuse pour déposer sa couronne afin de vénérer les martyrs, émules du Christ reconnus dans leur véritable royauté: «Celle-là même qui est ceinte du diadème et drapée dans la pourpre n'a pas accepté, tout au long du chemin, de s'éloigner, même peu de temps, des reliques: telle une

bout la belle compétition (*agôna*), j'ai achevé ma course, voici qu'est préparée pour moi la couronne de la justice» (II Tm 4,7-8).

31 De Dauide et Saule 2, 2, PG 54, 689.

32 Sur cette affaire, bien documentée par les historiens anciens, voir: R. Brändle, Jean Chrysostome (349-407) «Saint Jean Bouche d'or». Christianisme et politique au IVe siècle, trad. de l'allemand par Ch. Chauvin avec la collaboration de R. Brändle et G. Dorival (Cerf histoire), Paris 2003, 55-58; Brottier, L'appel des «demi-chrétiens», 259-268, avec des éléments de bibliographie.

33 De statuis 21, 2, PG 49, 213.

34 *Ibid.*, 3, 216.

35 *Ibid.*, 4, 219.

36 Jean a été ordonné prêtre en 386, puisque justement dans cette série d'homélies, historiquement bien datée par l'événement de 387, il écrit: «C'est la deuxième année que je prêche devant vous» (De statuis 16, 2, PG 49, 164).

37 Voir: F. Van Ommeslaeghe, Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie, AnBoll 97 (1979) 131-159; Brändle, Jean Chrysostome, 123-127.

servante, elle suivait les saints, attachée au cercueil et au voile qui le recouvrait, elle foulait aux pieds tout orgueil humain, et elle apparaissait au milieu des spectateurs si nombreux que constituait le peuple, elle que même tous les eunuques qui séjournent à la cour impériale n'ont pas la permission de voir. Oui, la tyrannie de sa passion et la flamme de son amour pour les martyrs l'avaient persuadée de jeter bas tous ces masques et de montrer à cœur ouvert son zèle pour les saints martyrs. [...] Quand nous élevions nos regards vers le ciel, nous voyions au milieu la lune et les étoiles, quand nous les baissions, la foule des croyants et l'impératrice qui s'était transportée au milieu avec beaucoup plus d'éclat que la lune. De même que les étoiles d'en bas étaient supérieures aux étoiles d'en haut, de même cette lune brillait plus que l'autre. Comment donc? La lune est-elle équivalente à une âme d'un si haut rang, ornée d'une si grande foi? Qu'admirerait-on en premier chez elle, son zèle plus brûlant que le feu, sa foi plus ferme que l'acier, son esprit brisé[38] ou l'humilité avec laquelle elle les a cachés à tous? Elle a jeté à bas, radicalement, sa souveraineté, son diadème et tout l'orgueil qu'ils inspirent pour revêtir, au lieu de la pourpre, la robe de l'humilité grâce à laquelle elle a augmenté son éclat. Car il a existé, souvent, nombre d'impératrices qui ont partagé seulement sa robe, son diadème et sa gloire impériale. En revanche, c'est à elle seule qu'a appartenu cet ornement de choix, à elle seule ce trophée. Car elle a été la seule des impératrices à prendre la tête de la procession qui conduisait les martyrs avec tant d'honneur, avec tant d'empressement et de piété, mêlée à la foule: elle a coupé court à toute la garde du corps, peu s'en fallait qu'elle eût complètement chassé les inégalités de la condition humaine, au-delà de toute mesure»[39]. Le jour suivant, c'est le couple impérial qui est loué pour les mêmes raisons. Jean veut souligner que les souverains manifestent par leur humilité combien ils ont pris conscience de l'inanité de leur élévation s'il ne s'y joint la piété: «Béni soit Dieu. Quels pouvoirs possèdent les martyrs ! Hier, ils nous ont attiré la cité tout entière avec l'impératrice, aujourd'hui l'empereur avec sa garde, remplis d'une grande piété[40]. Ils ne les ont pas entourés de liens, mais de la chaîne de l'amour, chaîne qui jamais ne se brise. Car, à vrai dire, la merveille, ce n'est pas que l'empereur soit présent, mais qu'il soit présent de grand cœur, non par contrainte mais par décision, non pour faire grâce mais pour obtenir une grâce. Le bienfaiteur de tous les habitants de la terre est venu pour jouir d'un bienfait et pour récolter les plus beaux fruits de la part de ces saints. Voilà pourquoi il a déposé son diadème comme tous ses gardes ont déposé les uns leurs boucliers, les

38 On retrouve la qualité mise en valeur chez le roi David: voir n. 25.

39 Homilia dicta postquam reliquiae martyrium 1-2, PG 63, 469-471.

40 Cf. In s. Phocam martyrem 1, PG 50, 699: «Même les souverains quittent leur palais pour se rendre au tombeau du martyr». Cette homélie, également prononcée à Constantinople, est vraisemblablement postérieure aux deux autres, dans la mesure où Jean y fait allusion aux persécutions dont il est l'objet.

autres leurs lances: tous ont renoncé à cette parade et sont présents dans le recueillement, comme si, venus de la terre, ils étaient entrés au ciel; loin d'eux, les dignités d'ici-bas, l'ostentation et tout ce théâtre des dignités: leur seul éclat est de montrer leur vie et les fruits de la vertu»[41]. Dans les deux cas, les signes sont identiques: dépôt du diadème, renoncement à l'apparat impérial, présence aux côtés du peuple chrétien.

Fortune de l'image des deux couronnes

La leçon de Jean Chrysostome aux souverains sur la double couronne et sur l'infinie supériorité de la couronne spirituelle, garante de la couronne céleste, ne lui est pas propre, c'est une évidence. Elle s'énonce dans la lumière du précédent constantinien. En effet, sainte Hélène aurait fait sertir un clou de la Croix du Christ dans le diadème impérial, injonction concrète à l'imitation du Christ de la Passion par le souverain: Ambroise rappelle ce geste dans son *Oraison funèbre de Théodose*[42] et le commente ainsi: «Hélène a agi avec sagesse, elle qui a placé la Croix sur la tête des rois, afin que dans la personne des rois soit adorée la Croix du Christ. [...] La couronne <est faite> à partir de la Croix pour que brille la foi»[43]. Et dans son *Panégyrique de Constantin*, Eusèbe de Césarée a montré l'empereur qui «sourit [...] de sa pourpre impériale avec le diadème lui-même, en voyant la multitude frappée de stupeur et qui met cette apparition au rang des dieux» pour «se ceindre de l'ornement qui convient véritablement à un roi, un vêtement chamarré de tempérance, de justice, de piété et des autres vertus»[44]. Mais si cet antécédent est d'importance, l'image de la double couronne se trouve chez Jean particulièrement développée, aussi bien lorsqu'il est prêtre à Antioche que lorsqu'il est devenu évêque de Constantinople.

Désormais, en Orient comme en Occident, de l'époque de Théodose à celle de Louis XIV, l'acquisition de la couronne céleste sera un *topos* de l'oraison

41 Homilia dicta praesente imperatore 1, PG 63, 473.

42 Ambroise, De obitu Theodosii 47, texte latin établi par O. Faller, trad. italienne par G. Banterle, Milano/Roma 1985, 244-245. Les historiens ecclésiastiques grecs – Socrate, 1, 17, 9; Sozomène, 2, 1, 9; Théodoret 1, 18, 5 – racontent l'insertion de clous de la Croix dans le casque de l'empereur et dans le mors de son cheval. Ambroise parle lui aussi du mors, mais, au lieu du casque, évoque le diadème.

43 De obitu Theodosii 48, 244-247. De même, la couronne royale de Bohème (Prague, vers 1346), dédiée à saint Wenceslas, porte une croix reliquaire contenant une épine de la couronne du Christ (Prague, Hradschin, Kunstsammlung der Prager Burg), in: M. Kramp (éd.), Krönungen. Könige in Aachen – Geschichte und Mythos, Bd. 2, Mainz 2000, 531-532, (6. 29).

44 Louanges de Constantin (*Triakontaétérikos*) 5, 6, trad. P. Maraval (Sagesses chrétiennes), Paris 2001, 105-106.

funèbre d'un souverain. Contemporain de Jean Chrysostome, Grégoire de Nysse déclarait dans l'*Oraison funèbre de Flacilla*, l'épouse de Théodose: «Elle a déposé la couronne faite de pierres précieuses, mais elle a ceint la couronne de gloire»[45]. Ce motif suprême de consolation se retrouvera bien des siècles plus tard, par exemple dans les *Oraisons funèbres* de Louis XIII – «Il n'est donc pas raisonnable de verser des larmes pour la perte d'un Roy, qui ayant renoncé à une Couronne temporelle, iouit maintenant d'un Diadème éternel»[46] – comme de Louis XIV – «Qu'était-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice[47], encore plus éclatante que celle qu'il avait reçue de ses ancêtres?»[48].

Parallèlement à ces affirmations consolantes, se développe une littérature d'instruction aux princes, où le thème de la double couronne est bien présent. Sozomène, déjà, dédicace à Théodose II, petit-fils de Théodose, son *Histoire ecclésiastique* dans les termes suivants: «Portant une robe de pourpre et une couronne comme symboles de ta dignité pour ceux qui te voient, tu es continuellement revêtu au-dedans de la vraie parure de la royauté, la piété et la philanthropie»[49]. L'affirmation sera reçue comme un éloge sans doute, mais qui se double d'une exhortation – à rester ce qu'il est, ou si d'aventure il ne correspondait pas à ce portrait, à devenir tel. On note encore qu'en 457, le pape Léon écrit à l'empereur Léon Ier de Byzance: «Ce qui fait votre grandeur, c'est qu'à votre diadème soit encore ajoutée, de la main du Seigneur, la couronne de la foi»[50]. De même, Agapet, diacre à sainte Sophie de Constantinople, instruit clairement Justinien Ier: «Je te définis comme véritable empereur [...] si tu as ceint la couronne de la maîtrise de toi et revêtu la pourpre de la justice. [...] Afin que la proclamation divine accompagne la couronne de la royauté invincible, acquiers aussi le diadème de la bienfaisance envers les pauvres»[51]. À la fin de l'exorde de son *Sermon sur les devoirs des rois*, prononcé le 2 avril 1662 en présence du Roi, de la Reine et de Monsieur, Bossuet appelle fermement Louis XIV à discerner quelle est la vraie couronne: «Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois [...]

45 Éd. A. Spira, GNO 9, Leiden 1967, 486-487.

46 Oraison funèbre a l'auguste memoire de Louis XIII du nom tres-chrestien, Roy de France et de Navarre, Prononcée dans l'Église du Grand Couvent des Carmes de Paris le 25 juin 1643 par le Reuerend pere François Suarez, Religieux Carme, Docteur en Théologie, & Predicateur de la Reyne Regente Mere du Roy, imprimée par Commandement de Sa Maiesté, à Paris, 1643, 2.

47 Celle que saint Paul attendait de recevoir, et que, selon Jean, le roi David méritait: voir n. 30.

48 F. Massillon, Oraison funèbre de Louis XIV, édition P. Aizpurva, éd. J. Millon (Atopia), Grenoble 2004, 111-112.

49 HE, dédicace 3, éd. J. Bidez, trad. A.J. Festugière (SC 306), Paris 1983, 92-93.

50 Ep. 156, 5, PL 54, 1131 (1er décembre 457).

51 Expositio capitum admonitorium 6, PG 86, 1, 1170 et 53, *ibid.*, 1180.

met son Évangile sur votre tête et son Évangile dans vos mains; ornement auguste et royal [...]. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne, l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre»[52].

L'abdication de Charles Quint non moins que l'emblématique d'Henri III seront des motifs de méditation sur les deux ordres de grandeurs signifiés par les deux couronnes. Dans ses *Discours politiques des rois*, dédiés à Mazarin, parus en 1648 et largement diffusés par des traductions en anglais, en allemand et en italien, Georges de Scudéry met en scène l'abdication de Charles Quint comme le choix radical de la couronne spirituelle. Il prête à l'empereur cette déclaration: «Faisons confesser à toute la terre que quiconque a pû quitter des couronnes n'estoit pas indigne de les porter». Scudéry ajoute un commentaire qui met en lien cette retraite à Yuste avec la fameuse devise de Charles Quint – «Plus oultre» –: «Il jugea qu'il y avoit quelque chose au delà de son Empire & de ses Royaumes, qu'il falloit songer à acquerir»[53]. Quant à la devise d'Henri III, elle était à elle seule un manifeste éloquent d'une conscience chrétienne qui, loin de se satisfaire de deux royautés – la France et la Pologne –, aspire à la couronne céleste: «La troisième m'attend au Ciel», «La terre m'a chargé d'une double couronne / Attendant que le Ciel la troisiesme me donne»[54]. Ce motif des trois couronnes ornera tapisseries et tableaux de la maison royale. Le relevé d'une tapisserie postérieure à 1578[55] a particulièrement attiré mon attention. On voit deux arbres où sont suspendues deux couronnes, tandis qu'une troisième, beaucoup plus grande, est accrochée entre les deux arbres. Cette couronne majeure contient les écussons de France et de Pologne – les deux royaumes d'Henri III auxquels correspondent les deux petites couronnes. Au-dessus de cette couronne promise comme récompense éternelle aux vertus et à la piété du souverain, le ciel s'ouvre pour laisser apparaître, auréolée, la couronne d'épines au sein de laquelle aboutissent les phylactères enroulés autour des arbres et portant la devise latine d'Henri III: *Manet ultima caelo*. Le symbolisme va très loin: non seulement la couronne «ultime», obtenue dans les cieux, l'emporte sur une ou plusieurs couronnes terrestres, mais elle s'obtient par une vie qui aura participé à la Passion du Christ – tel était bien l'enseignement chrysostomien[56].

52 Sermons. Le Carême du Louvre, éd. C. Cagnat-Debœuf (Folio classique), Paris 2001, 234.

53 Discours politiques des rois, éd. de 1682, 31.34-35.

54 J. Le Vasseur, Les Devises des Roys de France, latines et françoises, tirées de divers autheurs, anciens et modernes, avec une briefve exposition d'icelles, en vers François, Paris 1609, 77.

55 Dessin aquarellé pour Roger de Gaignières, vers 1699, BnF, département des Estampes et de la Photographie, voir: Parures d'Or et de Pourpre. Le mobilier à la cour des Valois, sous la direction de Th. Crépin-Leblond, Paris-Blois 2002, 136, n° 29.

Enfin, si Jean a dépeint avec enthousiasme l'humilité d'une impératrice et d'un empereur dans leur renoncement à tout le faste dû à leur rang pour se prosterner devant les reliques des martyrs[57], il est difficile de ne pas penser à une description du Moyen Âge français qui résonne en écho, celle de l'accueil des «saintes reliques» – et en particulier de la couronne d'épines – par saint Louis, le 10 août 1239, selon le récit de Gauthier Cornut, archevêque de Sens, où le roi accueillit les reliques. En outre, une miniature montre le roi, nu-pieds, vêtu de sa seule tunique, comme ses frères et ses chevaliers, portant avec dévotion le couronne du Crucifié[58]. Le Père Bourdaloue, dans un sermon prononcé pour la fête de saint Louis dans les années 1680, rappelle cette scène: «Avec quelle foy n'ouvrit-il pas le thresor de son épargne pour rachepter de l'Empereur de Constantinople la Sainte Couronne, pour laquelle il eust donné toutes les couronnes du monde; & avec quelle humilité ne la porta-t-il pas lui-mesme, la teste & les pieds nus, dans l'auguste temple qu'il avoit fait construire pour la placer, & où nous la révérons encore aujourd'hui?»[59] On peut rapprocher une autre scène, moins célèbre, où Othon II et son épouse Théophano, nièce de l'empereur de Byzance, sont également représentés sur un ivoire byzantin de Milan, réalisé entre 980 et 983, comme des personnages minuscules agenouillés aux pieds du Christ, de la Vierge et de saint Maurice. L'empereur est littéralement accroché au pied droit du Christ[60]. La reconnaissance de leur sujétion au Roi des rois se manifeste, à travers cette œuvre, comme absolue.

Des deux propositions paradoxales formulées par Jean Chrysostome – tout chrétien est appelé à la royauté spirituelle, le souverain qui se contente d'une couronne matérielle ne mérite pas le nom de roi –, il est clair que la seconde a eu beaucoup plus de prolongements. La raison en est qu'elle avait une grande portée politique. Si, conformément à l'enseignement paulinien – «Il n'est pouvoir qui ne vienne de Dieu»[61] – l'autorité impériale ne sera jamais contestée dans son principe, elle peut l'être dans ses applications. Or la supériorité de la couronne spirituelle, gage de la couronne éternelle, tressée par la piété et par les qualités humaines qu'elle implique, permet aux prédicateurs chrétiens de rappeler sans cesse aux souverains prompts à les oublier leur con-

56 Voir n. 23.

57 Voir n. 39 et 41.

58 BnF, latin 3145, Heures de Jeanne II de Navarre, f. 12, in: Le trésor de la Sainte Chapelle, RMN, Paris 2001, 39, fig. 1. Voir J. Durand, La translation des reliques impériales de Constantinople à Paris, *ibid.*, 37-41.

59 Sermons pour les Festes des Saints. Et pour des Vestures et Professions Religieuses, t. 2, Paris 1710, 138.

60 Voir Krönungen. Könige in Aachen, Bd. 1, 331 (3, 11).

61 Rm 13,1.

dition humaine et leur nécessaire obédience au Christ Roi. Leur salut et celui de leurs sujets ne font plus qu'un: perspective spirituellement exaltante non moins que barrière à toute forme de tyrannie[62].

Abstract

On peut remarquer, dans l'œuvre de Jean Chrysostome, le thème récurrent des deux couronnes. Le diadème, qui signale la dignité impériale, n'est rien en lui-même si le souverain ne tisse par sa piété et par les qualités humaines qu'elle implique une couronne spirituelle, gage de celle de l'au-delà. Ainsi, le roi, comme tout chrétien, est défini comme le sujet du Roi couronné d'épines, préfiguré par David et suivi par les martyrs.

Laurence Brottier, Limoges

[62] Je prépare une étude sur les adresses de Jean Chrysostome aux souverains, mises en perspective par rapport à leur amont et à leur aval: elle permettra l'approfondissement de certains thèmes et de leurs prolongements seulement esquissés ici.